

# L'œuvre romanesque de Laurent Mauvignier



# Table des matières

Introduction .....	3
Présentation de l'écrivain .....	5
L'œuvre de Laurent Mauvignier .....	7
<i>Loin d'eux (1999)</i> .....	7
<i>Apprendre à finir (2000)</i> .....	8
<i>Ceux d'à côté (2002)</i> .....	9
<i>Seuls (2004)</i> .....	10
<i>Le Lien (2005)</i> .....	10
<i>Dans la foule (2006)</i> .....	11
<i>Des hommes (2009)</i> .....	12
<i>Ce que j'appelle oubli (2011)</i> .....	15
<i>Tout mon amour (2012)</i> .....	15
Narration.....	16
La guerre d'Algérie .....	21
Faits historiques .....	21
La guerre d'Algérie dans l'œuvre de Mauvignier .....	23
Conclusion.....	26
Bibliographie .....	28

## Introduction

Dès le moment où j'avais terminé *Des hommes* de Laurent Mauvignier j'ai espéré trouver le temps d'étudier à fond cet écrivain magnifique. Maintenant l'occasion m'est donnée. Comme Laurent Mauvignier n'est pas encore très connu en Suède, j'ai accepté sans hésitation la proposition de mon directeur du mémoire, Björn Larsson, d'introduire cet écrivain et son œuvre dans mon mémoire de 90 crédits.

Ce qui m'a tout de suite captivé dans *Des hommes* a été le caractère de la narration : l'écrivain emploie le monologue intérieur comme structure du récit et il y a quelque chose d'unique et très émouvant dans ce texte intense et visuel. La fascination qu'a créée la première partie du livre n'a pas pour autant empêché des images d'une réalité brutale à se manifester ; soudain j'ai été jetée dans l'Histoire. Mauvignier aborde ici le traumatisme et les expériences violentes de la guerre d'Algérie d'une façon impressionnante.

Maintenant, après avoir lu toute son œuvre, je peux constater que ce sont toujours les mêmes éléments qui me fascinent : la sonorité et le rythme de la langue, la façon de montrer visuellement ce qui se passe au lieu de tout dire. À la première rencontre de cet auteur, je me suis arrêtée surtout au « non-dit » dans les textes et à la « présence » de quelque chose d'indicible.

Il y a des thèmes qui reviennent dans tous les textes de Mauvignier : les tourments intérieurs des personnages, la mort, la peur, la solitude, l'absence, l'incompréhension entre les générations, et le leitmotiv probablement le plus dur : la guerre d'Algérie. Des douleurs refoulées couvent comme une maladie chez ceux qui ont vécu cette guerre, parfois avec des conséquences fatales, non seulement pour eux-mêmes, mais aussi pour leurs familles. Chemin faisant, j'ai été très occupée par cette partie de l'histoire de France, « la guerre jamais dite ». Il m'aurait été difficile de ne pas dédier une grande partie de mon travail à ce sujet. Par conséquent, d'autres traces à suivre ont dû céder. Je trouverais par exemple intéressant de m'arrêter plus longtemps au symbolique des noms propres. J'étudierais volontiers les indications autobiographiques dans les romans, pour voir si ceux-là donneraient d'autres significations aux textes. Il y a encore beaucoup à dire sur les titres des livres, que je n'aborde que très brièvement, aussi bien que sur les liens et les références qui existent entre les livres. Des liens qui créent de l'œuvre entier un grand tissu qu'il aurait été intéressant d'identifier et d'analyser comme tel. Pour ne pas oublier le rapport homme-femme et le conflit désir-amour, aussi des thèmes présents dans toute l'œuvre de Laurent Mauvignier.

Ici je n'ai pas l'intention d'étudier l'œuvre de Laurent Mauvignier à la lumière de telle théorie ou de méthode spécifique. Le but est plutôt d'essayer de décrire son œuvre jusqu'aujourd'hui, d'analyser le caractère de la narration et d'identifier l'importance de la guerre d'Algérie dans les romans. Je me pose la question dans quelle mesure cette guerre a influencé non seulement *Des hommes*, mais aussi les autres romans de Mauvignier.

Outre l'œuvre complète de Mauvignier, j'ai examiné des interviews, notamment un entretien entre Michel Murat et Laurent Mauvignier présenté dans un numéro de *Revue critique de fiction française contemporaine* (avec le thème « L'écrivain devant les langues »)<sup>1</sup>, une conversation avec Fabienne Dumontet au Centre Pompidou dans la série « Ecrire, écrire, pourquoi ? »<sup>2</sup> et finalement un entretien avec Dominique Antoine pour *Interlignes*<sup>3</sup>.

En ce qui concerne la guerre d'Algérie, entre autres choses, j'ai regardé le film documentaire *Guerre d'Algérie, La Déchirure* de Gabriel Bomin et Benjamin Stora. Pour l'influence de la guerre sur l'œuvre de Mauvignier j'ai consulté un article d'Augustin Barbara dans la revue *Esprit*<sup>4</sup>.

En France Laurent Mauvignier est à présent l'une des coqueluches des critiques ; sur internet on trouve facilement des interviews et des comptes rendus de ses livres. Beaucoup d'informations sur son écriture sont réunies sur le site officiel de l'écrivain<sup>5</sup>. Initialement, je me suis concentrée sur le texte même des romans, pour consulter seulement après les quelques interviews mentionnées ci-dessus. Plus tard, en examinant de près son site, j'ai pu noter que l'écrivain est extrêmement actif et donne un nombre considérable d'interviews. Cette lecture m'a gêné un peu dans mon travail, cependant j'ai essayé dans la mesure du possible, de traiter les interprétations proposées par l'écrivain comme des hypothèses à examiner par rapport au texte.

Des articles dans des revues scientifiques existent, mais jusqu'à maintenant d'un nombre limité. Ils se rapportent surtout à la guerre d'Algérie.

Après avoir présenté l'écrivain, je passerai aux résumés de ses livres ; à ce jour il a écrit huit romans et une pièce de théâtre. Une présentation plus détaillée sera consacrée *Des hommes*, le roman qui occupe une position préminente dans son œuvre. Ensuite, j'essaierai de caractériser un

---

<sup>1</sup> Michel Murat est professeur de littérature française à l'Université Paris IV Sorbonne.

<sup>2</sup> Fabienne Dumontet est Agrégée de Lettre Classiques. Collabore au Monde des Livres depuis 1999.  
[http://archives-sonores.bpi.fr/index.php?urlaction=doc&id\\_doc=3303](http://archives-sonores.bpi.fr/index.php?urlaction=doc&id_doc=3303)

<sup>3</sup> Dominique Antoine est haut fonctionnaire et homme politique, Conseiller maître à la Cour des Comptes, l'animateur d'*Interlignes*. <http://interlignes.curiosphere.tv/?auteur=laurent-mauvignier>

<sup>4</sup> Barbara, Augustin : « Le roman et la mémoire difficile de la guerre d'Algérie » À propos de Laurent Mauvignier (*Des hommes*) et Annelise Roux (*la Solitude de la fleur blanche*), *Esprit*, 2010/10 Octobre, p.50-53. DOI : 10.3917/espri.1010.0050

<sup>5</sup> <http://www.laurent-mauvignier.net>

peu plus en détail la singularité de son écriture. Une partie sera consacrée à la guerre d'Algérie, aux faits historiques et à son importance dans l'œuvre de Mauvignier.

## **Présentation de l'écrivain**

Laurent Mauvignier est né à Tours en 1967. Il est issu d'un milieu ouvrier ; son père était ouvrier et sa mère femme au foyer. Il n'était pas du tout évident que Laurent Mauvignier deviendrait un homme de lettres ; dans la maison il n'y avait aucun livre. Sa rencontre avec la littérature a eu lieu quand, à l'âge de huit ou neuf ans, il a passé des semaines à plusieurs reprises à l'hôpital. Il a dévoré tous les livres qu'on lui a offerts et rempli tous les cahiers qu'on lui a donnés. Il y avait parmi les livres un exemplaire d'*Un bon petit diable*, de la Comtesse de Ségur. Après l'avoir lu, l'enfant s'est mis à en écrire la suite.

En plus de l'histoire de cette rencontre avec la littérature, Mauvignier a décrit ce qui a probablement été la source la plus importante pour se mettre à écrire : une envie de raconter les histoires jamais révélées par les jeunes Français appelés du contingent en Algérie dans les années cinquante et soixante. À la maison, il y avait un album de photos de l'Algérie, prises pendant la guerre mais sur lesquelles il n'y avait aucune trace de la guerre. Les hommes étaient maigres, mais à part de cela, c'était comme si on regardait des photos de vacances. Sa mère racontait l'histoire, souvent terrifiante, de ces photos, une à une, et selon Mauvignier, le désir d'écrire est sans doute né de là. Ce que Mauvignier a appris sur les expériences traumatisantes de son père vient de ce que sa mère racontait ; le père n'en parlait jamais. Vingt ans après le cessez-le-feu en 1962, le père de Laurent Mauvignier s'est suicidé. Il y aura plusieurs raisons pour quelqu'un de se suicider, constate Laurent Mauvignier ; néanmoins le traumatisme de ce que le père a vécu en Algérie était sans doute l'une des raisons principales pour lui de se donner la mort. Cette tragédie, qui a eu lieu quand Laurent Mauvignier avait seize ans, a sûrement influencé non seulement sa vie personnelle mais a également été une des forces motrices de sa production littéraire. Le jeune Mauvignier, qui avait écrit dès ses huit ans, s'est brusquement arrêté à écrire à l'âge de dix-sept ans. Il s'est dit que l'écriture a une autre fonction que de divertir et l'écrit est devenue quelque chose de trop grand, d'effrayant et même dangereux. Il a fallu attendre jusqu'en 1997 avant qu'il se remette à écrire.

Après avoir abandonné des études de comptabilité, il est entré à l'Ecole des Beaux-Arts en Arts Plastiques, ce que lui « permettra de ne pas écrire »<sup>6</sup>. Il est diplômé en peinture en 1991, une expérience qui laissera des traces dans son écriture future. Même s'il a essayé de s'empêcher d'écrire, il a commencé à mettre des mots sur les tableaux et finalement il n'y avait plus que des mots.

Le diplôme de l'Ecole des Beaux-Arts obtenu, il s'est inscrit à la faculté de Lettres Modernes mais sans mener à terme le cursus. Après avoir échoué deux fois à passer son CAPES, il s'est finalement décidé de se remettre à l'écriture. À partir de 1997, il s'y consacre exclusivement.

Sauf quatre ans à Paris, il est resté à Tours jusqu'à l'âge de 32 ans. En 1999, l'année de la parution de son premier roman, il s'est installé à Bordeaux où il s'est marié. Plus tard il s'est transféré à Toulouse où il vit toujours. Pour un an, à partir de 2008, Mauvignier a été un des dix-sept lauréats (un des deux en littérature) de la Villa Médicis à Rome. Avec déjà six romans et le septième en route, âgé de 41 ans, l'écrivain considère le prix moins comme « un encouragement » qu'« une récompense accordée à un brontosauve pour dix ans de bons et loyaux services. »<sup>7</sup> Il est nommé Chevalier dans l'Ordre des Arts et des Lettres en 2010.

Si le lecteur trouve des traits autobiographiques dans les textes de Mauvignier, il aura sans doute raison. L'écrivain dit lui-même : « Pendant très longtemps j'ai eu l'impression qu'en écrivant, les personnages me servaient de, pas d'exutoire, mais [...] c'est un peu des hypothèses de tout ce que j'aurais pu être, si j'avais pas eu l'écriture pour me sauver la peau en un moment donné »<sup>8</sup>.

Il convient aussi d'attirer l'attention sur l'intérêt qu'il a pour le cinéma. Dans plusieurs interviews Mauvignier parle de son amour pour cet art, quelque chose qui peut se voir non seulement dans ses scénarios pour le film mais aussi dans ses romans<sup>9</sup>.

---

<sup>6</sup> Dominique Antoine s'entretient avec Laurent Mauvignier : <http://interlignes.curiosphere.tv/?auteur=laurent-mauvignier>

<sup>7</sup> De 1968 à 2006 les candidates devaient avoir de 20 à 35 ans. En 2006 l'âge limite de candidature a été reporté de 45 ans. Article publié le 02/03/2009 sur [http://www.rfi.fr/culturefr/articles/110/article\\_78795.asp](http://www.rfi.fr/culturefr/articles/110/article_78795.asp) : La voie romaine de Laurent Mauvignier par Elisabeth Bouvet.

<sup>8</sup> En répondant aux questions du public. Voir note 2.

<sup>9</sup> Entre autres dans l'entretien avec Michel Murat, voir note 1, aussi bien que dans cet article-ci : [www.ladepeche.fr/article/2009/09/13/671672-Laurent-Mauvignier-refait-la-Guerre-d-Algerie.html](http://www.ladepeche.fr/article/2009/09/13/671672-Laurent-Mauvignier-refait-la-Guerre-d-Algerie.html)

## L'œuvre de Laurent Mauvignier

### *Loin d'eux (1999)*

Le premier roman de Laurent Mauvignier, *Loin d'eux*, est publié aux Éditions du Minuit en 1999, une maison à laquelle il reste toujours fidèle. Pour ce livre, il a obtenu le Prix Fénéon et le Prix de la RTBF. *Loin d'eux* est non seulement le début de Mauvignier mais en quelque sorte aussi le début d'une histoire qui va aboutir dans *Des hommes*. Voilà les premières phrases du livre, qui, en fait, aurait pu être l'incipit de n'importe quel autre roman de l'auteur : « C'est pas comme un bijou mais ça se porte aussi, un secret. Du moins, lui, c'était marqué sur le front qu'il portait une histoire qu'il n'a jamais dite. »

*Loin d'eux* raconte une histoire qui tourne autour de la mort d'un jeune homme, Luc. Nous sommes dans les années quatre-vingt-dix. Six narrateurs différents racontent son histoire, et en même temps la leur ; Jean et Marthe, les parents de Luc, Gilbert et Geneviève, son oncle et sa tante, Luc lui-même et sa cousine Céline. Tous récits sont en forme du monologue intérieur. Le roman est divisé en trois parties ; la première partie se passe juste après l'enterrement, la deuxième deux ans après et la troisième au moment où les parents apprennent la mort de leur fils.

Luc est un jeune homme complexé et compliqué qui a quitté sa petite ville natale, La Bassée, pour aller vivre à Paris. Il a fuit un milieu borné qu'il ne peut plus supporter. Il l'a remplacé par la métropole mais n'arrive pas pour autant à se sortir de sa mélancolie. Malgré son grand amour pour le cinéma, il ne sort plus voir des films. Il travaille la nuit dans un bar, puis il rentre dans la petite chambre qu'il loue Rue de Rennes. Malgré l'attirance qu'il éprouve pour la jeune femme au look Jean Seberg, qui vient au bar, il ne s'approche pas d'elle<sup>10</sup>. Pas d'elle, pas d'une autre. Il vit dans cette grande ville sans fréquenter personne.

Assez souvent il va voir ses parents à La Bassée. Son père travaille dans une usine et sa mère est femme au foyer. Une existence tout à fait identique à celle de l'autre couple dans le livre, l'oncle et la tante. Dès ce début, nous serons habitués à un milieu ouvrier, plus précisément celui de cette ville, « La Bassée », qui réapparaîtra dans *Dans la foule* aussi bien que dans *Des hommes*. Lorsque Luc prend le train à Paris pour y aller, il le prend à la Gare d'Austerlitz, ce qui nous fait comprendre que c'est une ville fictive et non La Bassée réelle près de Lille, dans le nord de France. Les trains vers le nord ne partent pas de cette gare et de plus, on apprend que Luc change de trains à Orléans,

---

<sup>10</sup> Dans son rôle dans *À bout de souffle* (1960) de Jean-Luc Godard.

aux Aubrais. On pourrait s’imaginer que l’écrivain a pensé au trajet qu’il a dû faire lui-même, pour aller de Paris à Tours dans sa jeunesse.

Par les récits de chacun des personnages, on s’aperçoit du grand mépris et même du dégoût que Luc éprouve envers sa famille. Céline, sa cousine, est la seule personne avec qui il a des affinités<sup>11</sup>. Céline s’est mariée à Jaïmé, un homme qui convient parfaitement à la famille. Il est boulanger, c’est un bon garçon, travailleur, serviable et poli mais il meurt dans un accident de voiture. Après la mort du Jaïmé, la famille veut que la jeune veuve demeure dans la sphère de la famille ; ils souhaitent qu’elle trouvera une manière d’y vivre calmement avec le souvenir de Jaïmé, mais Céline veut autre chose<sup>12</sup>. Quand elle tombe amoureuse d’un autre homme elle veut partir vivre avec lui, malgré les objections des parents. Luc l’encourage (page 91) : « oui, Céline, va vivre avec cet homme *loin d’eux*, loin des regards, recommence tout. » [Souligné par moi]. C’est comme s’il souhaite que la jeune femme vive pour tous les deux, comme si ce n’est qu’à travers la femme que la libération sera possible pour lui<sup>13</sup>. Il ne trouve pas des manières à se dégager d’énorme mal-être existentiel dont il souffre, et il finit par se suicider.

### ***Apprendre à finir (2000)***

Après *Loin d’eux*, Laurent Mauvignier écrit assez vite *Apprendre à finir* qui va être publié l’année suivante, en 2000 (Prix du Second Roman des librairies, Prix Wepler et Prix Livre Inter).

*Apprendre à finir* nous donne le récit d’une femme au foyer qui lutte pour rétablir une vie digne. Son mari a été hospitalisé après un accident de voiture, juste au moment où il allait quitter sa vieille vie pour aller vivre avec une autre femme<sup>14</sup>. Même si la petite ville où ils habitent n’est pas désignée par le nom, elle ressemble à « La Bassée » ; en tout cas on se trouve dans une zone pavillonnaire, dans un milieu ouvrier. Pendant le long séjour du mari à l’hôpital, la femme vient le voir tous les jours. Malgré la haine silencieuse de l’homme envers une femme à qui il est lié de nouveau par son immobilité, elle vient chaque jour. Chaque jour elle lui achète des fleurs dont il ne veut pas. Elle le sait mais elle continue, entêtée. Convalescent, l’homme retourne à la maison où la femme le soigne et essaye de sauver son mariage. Elle souffre, elle espère, elle lutte d’une opiniâtreté parfois aveugle, parfois lucide. C’est une histoire dure d’une vie qui est devenue très

---

<sup>11</sup> Selon l’auteur ce n’est pas par hasard qu’il a choisi le nom de Céline. Voir aussi la citation note 13.

<sup>12</sup> On pourrait voir une signification du choix de nom, Jaïmé – « j’ai aimé » ou plutôt « jamais aimé » ?

<sup>13</sup> P. 99 : « Luc, lui, n’a pas comme Céline trouvé la voix qui lui aurait dit : les autres pays. »

<sup>14</sup> Il dérape comme fait aussi Jaïmé dans *Loin d’eux* et Rabut dans *Des hommes*.



pénible mais il y a aussi de l'espoir. La femme devient plus forte, elle traverse la crise et il y a, après tout, une ouverture à l'émancipation. Dans la tragédie classique, on sent la catastrophe s'approcher, ici elle est déjà arrivée il y a longtemps et il ne reste que de la reconnaître. Il faut apprendre à finir.

### ***Ceux d'à côté (2002)***

En 2002 est publié *Ceux d'à côté*, un roman où la parole est donnée alternativement à une jeune femme, Catherine, et à un homme dont on ne connaît pas le nom. Ce qu'on apprend assez tôt, c'est qu'il a violé et presque tué une femme. Comme toujours chez Mauvignier, la condamnation est ailleurs : le mot de viol ou de violeur n'est jamais mentionné dans le roman. Catherine vit seule - avec son poisson rouge - sur le même palier que Claire qui est aussi sa seule amie. Elle travaille le midi dans le réfectoire d'une école mais avant tout elle se prépare pour un concours de musique. Quand Claire rencontre Sylvain, Catherine continue à les voir, tous les deux, mais la solitude et le vide dans sa vie sont flagrants.

On apprend que c'est Claire, justement, qui a été violée et que c'est Catherine qui l'a trouvée. L'homme, le violeur, a fuit son milieu d'origine (de nouveau on s'imagine facilement une ville comme « La Bassée »), où il a abandonné sa femme, Isabelle, qu'il n'a pas aimée et qui ne l'a pas aimé non plus. Ils ont été ensemble pour la seule raison qu'ils se connaissent depuis toujours et que cette liaison représente quelque chose de convenable pour la famille. Les parents ont voulu qu'il ait son diplôme de métreur, qu'il marie cette fille et qu'il reste dans la ville comme tous le monde. Par une forme d'apathie il a laissé leur choix devenir son propre « choix ». Il n'a jamais été violent avant, mais depuis toujours il a très peur de vivre.

« Ceux d'à côté » sont les gens qui ont une vie qui vaut le nom, ceux qui aiment. Les ressemblances entre Catherine et l'homme sont évidentes, ce qui est souligné par une utilisation des phrases presque identiques dans leurs récits<sup>15</sup>. Catherine finit par se faire des fantasmes sexuels par rapport au violeur. Le roman se termine avant que l'homme ait commis une deuxième agression mais comme lecteur, on s'attend au pire.

---

<sup>15</sup> Cf. pp. 61 et 72 ainsi que pp. 76 et 102.

### ***Seuls (2004)***

Après *Ceux d'à côté*, suit *Seuls* en 2004. Il y a beaucoup de ressemblance entre *Seuls* et *Ceux d'à côté*. Les personnages dans *Seuls* sont un jeune homme qui s'appelle Tony, son père, Pauline qui est l'objet d'amour de Tony et finalement Guillaume, l'amant de Pauline. Tony s'est installé en ville « pour réapprendre à vivre » comme on le saura à la première ligne du livre. Comme l'homme dans *Ceux d'à côté* (et comme Luc dans *Loin d'eux*), Tony est un homme complexé, taciturne. Il semble avoir perdu toute confiance en lui-même. Il n'aime pas son apparence physique et trouve normal que Pauline n'ait pas été amoureuse de lui. Tony et Pauline se connaissent depuis l'enfance et ils ont habité ensemble pendant leurs études. Tony est amoureux d'elle depuis l'adolescence mais a pris le rôle du frère, de l'ami idéal à qui on peut tout confier. Pauline a ses histoires amoureuses, ses échecs. Elle les partage avec Tony. Elle raconte, lui écoute. Quand Pauline a rencontré Guillaume, elle s'en est allée vivre avec lui. Tony est plongé dans le désespoir, il n'a pas eu la force de terminer ses études mais les a abandonnées. Il travaille maintenant la nuit au service du nettoyage des trains. Il s'isole.

Le livre commence au moment où Tony va chercher Pauline à l'aéroport. Elle vient de couper le lien avec Guillaume et retourne maintenant. Tony a tout arrangé dans son appartement pour qu'elle puisse y rester en cherchant un autre logement. Il est heureux. Il continue à jouer le rôle de l'ami fidèle, il ne lui révèle toujours pas son amour. Pourtant, elle le sait, évidemment. *Seuls* raconte aussi, peut-être avant tout, l'histoire d'un rapport complexe entre un père et un fils. Le père est veuf et seul, Tony est abandonné - et seul. La narration alterne entre le père et Guillaume. Lorsque Pauline et Guillaume décident de continuer leurs vies ensemble, on peut suivre le changement chez Tony. On pressent que *Seuls* ne peut s'aboutir que dans une catastrophe et le roman se termine vraiment par la tragédie ; Pauline est étranglée par Tony.

### ***Le Lien (2005)***

À la différence des livres précédents, *Le Lien*, publié en 2005, n'est pas écrit sous la forme de monologue. Il consiste d'un dialogue entre un homme et une femme, entre LUI et ELLE. C'est un livre court sur l'absence, la peur et l'amour. Il y a un changement de ton comparé aux textes précédents ; celui-ci est plus doux, plus poétique. L'homme et la femme ont été séparés pendant trente ans, au moins physiquement, mais jamais le lien entre eux n'a été rompu. Ils se sont rejoints

dans leur maison près de la Garonne où la femme est restée pendant toutes ces années. Comme tant d'autres hommes dans l'œuvre de Mauvignier, lui est gravement marqué par la guerre d'Algérie. Il est un reporter photographe qui a bourlingué dans le monde entier. Il s'en est allé parce qu'il a voulu participer aux événements du monde, mais aussi pour fuir l'amour ; pour fuir – en vain - un lien qu'il lui paraît impossible. La femme est malade, on sait qu'elle va mourir et on comprend que l'homme est retourné pour la même raison. Ils s'approchent à tâtons, ils parlent de leurs vies et de leur amour, ce qu'ils appellent une « rencontre terrible ». « Pas moins terrible que sourire à sa propre mort », comme le dit la femme (p. 16). C'est comme si c'est par la fin si proche que l'amour sera possible. Ils ont décidé de travailler ensemble sur un livre, avec les photos qu'il a prises pendant les années en voyage et qu'il lui a envoyées tous les mois.

### ***Dans la foule (2006)***

Les cinq premiers livres de Laurent Mauvignier sont assez courts et d'un caractère plutôt intimiste. En 2006, cependant, est publié *Dans la foule* (Prix du roman Fnac) qui raconte l'histoire du drame de Heysel : « Le match du siècle ». C'était la finale de la coupe d'Europe des clubs champions entre Juventus et Liverpool. Elle est jouée le 29 mai 1985 au Heysel, à Bruxelles. Cet événement a fini par une tragédie humaine : des grilles de séparation et un mur se sont effondrés sous le poids et la pression d'une centaine d'hooligans anglais envahissant la tribune des Italiens. Trente-neuf personnes sont tuées et plus de six cents sont blessés.

Dans le roman de Mauvignier, il y a Jeff et Tonino qui sont venus de France à Bruxelles, Geoff qui a accompagné ses frères de Liverpool, Gabriel et Virginie de Bruxelles, Tana et Francesco d'Italie. Ils vont tous être frappés par la tragédie, mais c'est surtout autour de Tana que l'histoire va se focaliser. Le jeune couple, Tana et Francesco, vient de se marier en Italie mais leur vie ensemble va se terminer avant même de commencer quand Tana perd Francesco dans les tumultes. Dans la première partie du roman, on écoute les voix de Jeff, Geoff, Gabriel et Tana, toujours des récits à la première personne en forme du monologue intérieur. La deuxième partie du livre se déroule trois ans après la catastrophe, au moment où le procès a lieu à Bruxelles. Sauf une rencontre passagère entre Tonino et Gabriel, la deuxième partie du livre est exclusivement consacrée à Tana, Tonino et Jeff. Tana est retournée en Italie après la tragédie, où elle s'est installée chez sa mère et non dans l'appartement à elle et à Francesco. La mère, veuve elle-même et jamais remariée, a une idée comment Tana devrait vivre ; elle pense qu'elle doit accepter son sort et vivre plutôt comme elle-

même<sup>16</sup>. Tana ne peut pas accepter ce rôle, elle choisit la vie, mais cette vie la mène jusque dans la déchéance. Le frère de Francesco va à Bruxelles pour le procès ; Tana cependant, refuse d'y aller. Pour Jeff et Tonino, comme pour tous les gens qui ont participé au drame, les souvenirs les affectent toujours après trois années. Jeff repousse la proposition d'accompagner Tonino qui s'est décidé d'aller au procès. Jeff reste à La Bassée où il est retourné trois ans plus tôt, après le drame<sup>17</sup>. Quand Tonino revient de Belgique, même avant que le procès soit terminé, ils se décident d'aller ensemble en Italie. Sous prétexte d'aller visiter des parents de Tonino tout près de la maison de Tana, ils s'en sont allés. Revoir Tana est devenu plus important que suivre le procès. Par la rencontre des deux Français, le blocage émotionnel chez Tana commence à se dissoudre. Elle réussit à sortir de son chagrin. Tonino reste plus longtemps en Italie avec Tana tandis que Jeff retourne à La Bassée<sup>18</sup>.

### ***Des hommes (2009)***

Le roman qui est généralement considéré comme le meilleur de Mauvignier jusqu'aujourd'hui, *Des hommes*, a été publié en 2009 (Prix des libraires et Prix des libraires Initiales). Sans sous-estimer pour autant la valeur littéraire des livres qui ont précédé ce titre, on a l'impression que ceux-là ont été écrits pour préparer celui à venir. On peut établir un parallèle avec les peintres qui ne font pas seulement des croquis et des ébauches pour le grand tableau mais qui achèvent aussi certaines œuvres, en se préparant pour le chef-d'œuvre.

Le roman est divisé en quatre sections, « Après-midi », « Soir », « Nuit » et « Matin ». Pour arriver à écrire la partie algérienne du roman, « Nuit », l'écrivain a dû quitter sa maison et s'est installé à Berlin. Cette partie du livre s'est écrite d'une vitesse exceptionnelle ; il l'a terminée en deux mois.

Nous sommes dans une petite ville, dans les années 2000, encore dans La Bassée, donc un milieu qui nous est déjà familier. C'est un jour d'hiver. Solange va fêter ses soixante ans et son départ à la retraite ; elle quitte un travail dans la cantine du collège où elle a servi les repas aux

---

<sup>16</sup> Cf. la situation de Céline dans *Loin d'eux*

<sup>17</sup> Dans ce roman, l'oncle de Jeff, Bernard (Feu-de-Bois), l'un des caractères principaux dans « Des hommes » est déjà introduit. Cf. *Dans la foule* p. 295 : « la figure crevassée et congestionnée de Bernard, qui arrivait pour voir ma mère en hurlant qu'il aimait sa sœur » et *Des hommes* p. 14 : « il descendait jusqu'à La Bassée et qu'après un arrêt prolongé chez Patou, il arrivait devant la grille en braillant qu'il aimait sa sœur ».

<sup>18</sup> Quand il quitte l'Italie Tana lui donne une nappe italienne, qu'il donne à son tour à Marthe, une voisine. Cette blanche nappe italienne figure déjà dans *Loin d'eux* chez la mère de Luc, Marthe, cf. p. 82

enfants pendant tant d'années<sup>19</sup>. Un des invités est Bernard, son frère, un alcoolique qu'on appelle Feu-de-Bois à cause de son odeur de charbon de bois et de la crasse. Quand on le voit entrer dans la salle de fêtes, on comprend qu'il s'est fait des efforts pour être propre ce jour-là, en l'honneur de sa sœur. Au moment de la remise des cadeaux, il a gardé le sien pour le lui offrir un petit moment plus tard, comme pour donner à ce cadeau une importance hors commun. Il lui offre une broche en or nacrée, extrêmement exclusive. La réaction contre cet homme, presque un clochard qui vit aux crochets des autres, est assez violente. Tout le monde se demande d'où il a eu l'argent pour acheter un tel cadeau. Bernard, furieux, quitte la salle de fêtes pour aller se soûler chez Patou, le bar en face, et revient ensuite à la fête. Parmi les autres invités se trouve aussi Chefraoui, un collègue de Solange. Il est algérien et aussi le premier Arabe venu à La Bassée dans les années soixante-dix. Bernard s'attaque violemment à Chefraoui par des harcèlements racistes mais Chefraoui reste défensif. Les autres hommes se précipitent sur Bernard et après des tumultes violents, il part. Il prend sa Mobylette pour aller à la maison de Chefraoui. La femme de Chefraoui et leurs enfants sont là, ils vont fêter l'anniversaire d'un des enfants. Si Chefraoui n'avait pas quitté la fête de Solange un peu en avance pour rentrer à cause de cet anniversaire, on ne sait pas ce qui se serait passé. Quand il rentre, il voit la Mobylette de Feu-de-Bois jetée dans la neige et s'aperçoit du chien blessé, saignant et agonisant dans le blanc. Il retrouve sa femme, horrifiée par l'intrusion et la conduite violente et menaçante de Bernard. Il retrouve aussi les enfants, envoyés par leur mère en haut de la maison, terrifiés eux aussi. L'odeur de Feu-de-Bois flotte toujours dans la maison.

Dans le bar plus tard, deux gendarmes, le maire et Rabut, le cousin de Bernard, discutent de ce qu'on va faire, comment traiter l'agression de Bernard puisque Chefraoui ne veut pas porter plainte. On apprend maintenant d'où vient cette histoire de l'argent de sa mère : le jeune Bernard avait gagné sur la loterie, mais puisqu'il était mineur il n'a pas pu empêcher la mère de le lui prendre, quelque chose qui l'a obsédé pendant toute sa vie. Le cadeau de Bernard a éveillé tant de colère chez les gens et l'épisode devient pour quelques-uns d'entre eux le déclencheur d'un retour à un passé extrêmement douloureux. C'est le cas pour Rabut, qui va se montrer être le narrateur de la plus grande partie du livre. Comme on a pu pressentir dès le début, il y a de vieilles affaires non réglées entre lui et Bernard. L'attitude de Rabut envers son cousin s'explique en partie ici : dans leurs adolescence, la jeune sœur de Bernard est morte dans un accouchement. Elle n'était pas mariée et Bernard s'est montré très froid et cruel dans ses réactions. Il faudra cependant attendre la partie suivante du livre, le passage en Algérie, pour comprendre le conflit entre les deux dans toute

---

<sup>19</sup> Le même travail qui fait Catherine dans *Ceux d'à côté*.

son ampleur. Cette partie, « Nuit », se déplace en relief non seulement dans le livre même, mais dans toute l'œuvre de Laurent Mauvignier, comme on va voir plus tard dans ce travail.

En outre d'être une description d'un pays en guerre avec des scènes terrifiantes, cette partie explique l'origine des conflits personnels entre Bernard et Rabut. Comme d'autres jeunes hommes du village, tous les deux étaient parmi les appelés en Algérie en 1960. Avec la fin du chapitre « Soir », s'arrête aussi pour toujours la jeunesse de Bernard et les autres jeunes hommes en route pour la guerre. Bernard est placé en campagne, dans un groupe qui va protéger des grandes cuves de pétroles. Rabut de sa part, est stationné en ville, à Oran. Bernard a rencontré une fille, Mireille, à Oran. Il apprend dans une de ses lettres qu'elle rencontre parfois Rabut au dancing en ville. Cela crée des sentiments de jalousie qui s'accumulent chez Bernard et qui vont mener à une grande bagarre entre les deux, un épisode qui va avoir une importance néfaste pour les événements à venir. Bernard et Février (qui est placé dans le même groupe que Bernard) sont en permission à Oran. Le même jour où ils doivent retourner au poste, ils rencontrent Rabut dans un bar. Ils boivent trop et Bernard et Rabut se mettent à se battre violemment. Soûls et blessés ils doivent passer la nuit dans la caserne. À cause de leur retard, le groupe qui est déjà au poste doit y attendre au lieu de partir, comme était l'intention. Parmi les jeunes Français il y a deux harkis. Un des deux a changé de côté et a rejoint les fellaghas. Il les a mis au courant des projets des Français et a ouvert les portes. Le lendemain quand les hommes arrivent au poste, il y a des découvertes épouvantables. Ce seront des images d'un massacre qui vont les traumatiser pour toujours.

Bernard n'est pas parti d'Algérie en même temps que les autres mais reste avec Mireille qu'il va épouser. Mireille est la fille d'un pied-noir aisé qui maudit de Gaulle, l'armée française, les appelés français incapables de le défendre. Quand il a appris que Bernard et Mireille se mariaient, il est devenu fou de rage. Quand le jeune couple quitte l'Algérie plus tard, cela va donc être sans le consentement du père. Bernard et Mireille se sont installés à Paris dans un quartier HLM. Au lieu d'avoir le garage dont il a si longtemps rêvé, Bernard a dû travailler dans une usine de Renault. Marqué par ce qu'il a vécu en Algérie, il ne réussit pas à trouver l'équilibre et le bonheur dans son mariage. Mireille ne le peut non plus, le contraste avec sa vie en Algérie est trop grand, les problèmes entre les deux trop nombreux. Après vingt ans d'amertume dans la banlieue parisienne, Bernard quitte sa femme et ses enfants et revient alors à La Bassée.

Dans le chapitre « Matin » on est revenu au temps présent, à la cuisine de Rabut. Il s'est levé à trois heures, comme il le fait souvent. Depuis quarante ans il souffre de l'insomnie à cause des cauchemars, des peurs. Ce matin il a regardé les photos d'eux, les jeunes appelés en Algérie, des

photos qu'il a prises, lui. Tourmenté par les souvenirs provoqués par les photos et par les événements de la veille, il prend sa voiture pour aller à la place de l'église où il va rencontrer les gendarmes et Solange. Il va les accompagner chez Bernard. Il est là, arrivé beaucoup trop tôt, avec les souvenirs atroces surgissant du passé, si longtemps refoulés. Il attend longtemps dans sa voiture et sans bien y réfléchir, il démarre. Il commence à rouler sans savoir où il va. La voiture glisse et soudainement il se trouve dans le fossé. Il n'est pas blessé mais la voiture est bloquée dans la neige et il ne peut pas s'en sortir. Il est là dans la voiture, avec les images du passé continuant à l'envahir. Il se rappelle des scènes à la fin de la guerre : des départs des pieds-noirs désespérés quittant leur pays, les attentats de l'OAS. Il se rappelle comment lui et les autres appelés ont été obligés d'empêcher les harkis de monter dans les camions, de les abandonner, de les trahir et même de les voir être tués.

Le livre se termine, malgré tout, d'une ébauche de réconciliation pour Rabut à son passé. Pour la première fois, il a envie de retourner en Algérie.

### ***Ce que j'appelle oubli (2011)***

Après *Des hommes* ont suivi deux titres d'un tout autre caractère. *Ce que j'appelle oubli*, paru en 2011, est un récit de soixante-deux pages consistant d'une longue phrase, sans commencement, sans fin. C'est un récit qui est librement inspiré d'un fait divers. Un jeune homme vole une bière et sera rabattu à mort par les vigiles. Ici on ne sait qui est le narrateur mais en revanche on sait qui est le narrataire, ce qui est rare dans les livres de Mauvignier : le récit s'adresse au frère du jeune mort.

### ***Tout mon amour (2012)***

Le dernier livre de Mauvignier, qui a paru en 2012, *Tout mon amour*, est le seul d'être écrit directement pour le théâtre<sup>20</sup>. Au départ il était projeté comme un scénario pour le cinéma mais l'auteur s'est rendu compte qu'il n'a pas marché comme tel et le texte est alors devenu une pièce de théâtre. Dans *Tout mon amour*, un homme revient dans la maison où il a passé son enfance. Il est là pour les obsèques de son père. Après l'enterrement il y reste pour s'occuper des choses pratiques par rapport au décès du père. La femme l'a accompagnée mais le fils est resté à la maison afin de se

---

<sup>20</sup> Plusieurs des titres qui ne sont pas écrits pour le théâtre sont cependant mis en scène : *Loin d'eux*, *Le Lien*, *Dans la foule*, et *Ce que j'appelle oubli*.

préparer pour des examens. Soudain, une jeune fille apparaît qui va se montrer être leur fille qui avait disparu à l'âge de six ans, dix ans plus tôt. Mauvignier se dit être inspiré de l'histoire de Natascha Kampusch, la fille autrichienne qui est revenue après avoir été séquestrée par un homme pendant huit ans. Dans la pièce de Mauvignier, il est difficile, surtout pour la femme, d'accepter que cette fille soit sa petite fille disparue. La fille n'est pas la seule à ressurgir ; le grand-père revient aussi des morts comme un fantôme dans les tragédies classiques. Étant une pièce de théâtre, *Tout mon amour* ne sera pas analysée dans ce travail.

Outre les livres mentionnés ci-dessus, Mauvignier a aussi écrit des scénarios pour deux téléfilms de Fabrice Cazeneuve : *Seule* en 2008 et *Chien de guerre* en 2011. Pourtant ces scénarios ne feront pas parti de cette étude.

## Narration

La langue de Mauvignier est une langue très travaillée, très précise. La fluidité et le rythme nous emportent dans l'histoire mais il ne faut pas se tromper sur une écriture qui coule si légèrement. L'écrivain a fait un grand effort pour trouver les mots justes. Il y a une attention minutieuse aux choix des mots. : « [N]ous sommes dans des univers où le langage est figé, et fige notre représentation du monde et des êtres par des expressions toutes faites, littéralement gelées dans la grande mer de la sociabilité et de la paresse collective. » (MMLM107)<sup>21</sup>

Si on étudie des articles et des comptes rendus des livres de Mauvignier, on peut voir que plusieurs critiques parlent de lui comme l'auteur des « gens de peu », celui qui donne la parole aux «sans-voix»<sup>22</sup>. À cause du monologue, il y a évidemment une certaine oralité dans le texte, mais il y a aussi une littéarité. L'écrivain dit : « Lorsqu'on est dans un monologue, dans la parole d'un narrateur qui est aussi un personnage, la langue doit obéir à sa réalité, avec ce qu'elle a de parcellaire, fragmentaire ; elle doit endosser les lacunes et les repentirs. Pour autant, comme disait Céline, l'oralité singée ne fonctionne pas, il lui faut des "équivalents littéraires". On ne peut pas plaquer les mots de la vie, on doit réinventer un espace parallèle, dans lequel la vie devient aussi

---

<sup>21</sup> À partir de ce moment, les références renvoyant à l'entretien entre Michel Murat et l'écrivain seront placées entre parenthèses à la suite des citations et désignées par abréviation MMLM, suivies du numéro de page.

<sup>22</sup> Pour un grand nombre de comptes rendus, adressez-vous au site de l'écrivain : <http://www.laurent-mauvignier.net/revue-de-presse.html>



vivante que la vie. » (MMLM107). À la question s'il n'a pas peur de laisser une parole trop savante aux « gens de peu », en utilisant le monologue, Mauvignier dit en imitant le journaliste<sup>23</sup> : « Comment, on entre dans la tête des gens dans vos livres et tout le monde pense avec les mêmes mots ? » (MMLM106) Il répond : « C'est que, précisément, on n'entre pas dans la tête des gens. On glisse d'une pensée commune à tous les hommes, à une autre pensée commune à tous les hommes, d'une situation à une autre situation, d'une perception à une autre, et c'est ce glissement d'un état psychique à l'autre qui m'intéresse [...]. Et quant à faire croire que ce sont vraiment les personnages qui parlent, non, jusqu'à maintenant, je voulais montrer que, derrière, il y a une seule écriture, nous sommes dans un livre et non pas dans la tête des gens. » (MMLM107).

Voici un exemple du monologue intérieur dans *Apprendre à finir*, un monologue qui montre aussi l'importance du rythme ; le récit accélère après la frustration de la femme :

« Je veux autre chose, de l'air, il faut de l'air, de la campagne ou de la ville plutôt que cette cité qui n'est même pas la ville mais où on vit tous les yeux rivés sur la vie du voisin tellement on s'entasse, tellement on s'emmerde, et où on s'occupe à vivre comme tout le monde puisque tous on vit dans des maisons pareilles, cette cité qui n'est même pas la campagne et qui pue l'ennui autant, comme de crever à petit feu, petit coup par petit coup, à coups de saisons et à coups de cloches de la petite église où hop on est tous passés gamins, adultes, et où on repassera cadavres, en poudre mais baptisés, mariés, pendus ou écrabouillés avant la fin de l'année, non, dans dix ans, dans cinquante, peu importe, il n'y a qu'à attendre, puisque la cloche sera toujours là pour taper son bourdon. » (AAF48)<sup>24</sup>.

Dans les romans de Mauvignier, il y a plusieurs narrateurs, sauf dans *Ce que j'appelle oubli* et dans *Apprendre à finir* où il n'y a qu'un seul narrateur. Il est évident que c'est le cas dans le premier, puisqu'il consiste d'une seule phrase. Le dernier, *Apprendre à finir*, est raconté par une femme. Cependant, ce narrateur donne indirectement la parole aux autres. On entend à travers la voix de la femme, le discours (imaginé ou réel) de l'autre. D'abord les paroles de son fils Philippe et puis celles du fils Renaud :

---

<sup>23</sup> Mauvignier renvoie ici aux mots de Jean-Baptiste Harang de *Libération*.

<sup>24</sup> À partir de ce moment, les références renvoyant aux livres de Mauvignier seront placées entre parenthèses à la suite des citations et désignées par des abréviations spécifiées dans la bibliographie, page 28.

« Combien de temps il m'a fallu pour comprendre qu'au contraire c'était le bon moment pour que j'entende ce qu'il disait [...], ce qu'il aurait aimé que j'entende : maintenant tu baignes dans cette espèce de bonheur idiot, tu te vautres, là, dans tout ce mensonge, et tu as tout oublié, tout oublié, mais moi je n'oublie pas » (AAF72-73).

« Et j'écoutais Renaud et je le regardais, [...], et puis c'est là qu'il m'a dit, tout d'un coup, comme ça, sur le même ton que lorsqu'il parlait des jeux, tiens, regarde, là, en face, et de l'autre côté de l'allée il y avait cette femme [...]. » (AAF121-122)

Un autre exemple où l'auteur nous laisse voir une personne par l'énonciation d'un autre, est quand Geneviève, la mère de Céline rend la déclaration de sa fille, même si celle-ci est déjà un des narrateurs du livres : « Et ce mal qu'à nous ça faisait de l'entendre dire : si j'avais connu cet homme en même temps que Jaïmé, je ne me serais pas mariée et c'est avec lui que je serais partie, loin. » (LDE96). Dans *Loin d'eux*, l'auteur marque souvent qui est le narrateur par le nom : « De ce silence dans lequel ça les a jetés l'un et l'autre, moi, Gilbert, je crois qu'ils ne remonteront jamais. » (LDE60)<sup>25</sup>

Dans *Seuls*, on est également informé explicitement qui est le narrateur, d'abord le père et puis Guillaume, même s'il faut beaucoup de pages avant qu'on le sache :

« et qui traîne encore cette autre histoire et se la redit tous les jours pour essayer de comprendre ce qu'il sait mieux que tous les autres puisque voilà, ce père, c'est moi. » (S24).

« cet homme s'en souviendra, oui, il se souviendra de ça, je me souviendrai toujours, puisque cet homme qui est revenu, c'est moi. » (S109)

Dans les livres ultérieurs, la question de qui parle sera résolue d'autres manières. Un des narrateurs de *Dans la foule*, Jeff, nous apprend son nom dans cette phrase : « Alors, puisque c'était sérieux, il m'appelait Jean-François et non plus Jeff » (DLF17). Dans *Des hommes*, le lecteur comprend dès la deuxième page qu'on aura affaire à un narrateur à la première personne : « pour venir ici [...] retrouver sa sœur Solange fêtant avec nous tous, cousins, frères, amis » (DH12). Le

---

<sup>25</sup> Voir aussi pp. 35, 37, 45, 69, 79, 84, 88.

« je » apparaît dans la paragraphe d'après : « Et ce n'est pas à ce moment-là, mais après bien sûr, [...] que moi aussi je reverrai chaque scène » (DH12). Pourtant il faudra attendre jusqu'à la page 32 avant qu'on sache qui est ce « je ». On se trouve au bar où on a discuté la grande somme d'argent de Feu-de-Bois. Le narrateur a compris qu'il sera sans doute question de l'argent de la mère de Bernard. Il se perd dans ses pensées et soudain :

« Rabut ?

Oui, pardon. Je pensais à sa mère.

Il vous aime pas beaucoup.

Non, je crois pas. » (DH32)

À la page 37 on apprend un peu plus sur ce Rabut, par la question de Patou : « Dites moi, Rabut, ça fait des années que je veux vous demander, pourquoi il vous appelle le bachelier ? » (DH37) Encore par la réponse de Rabut : « J'aurais voulu continuer l'école et lui trouvait ça prétentieux, l'idée d'avoir son bac. Il faut dire qu'à l'époque, avoir son bac. Et puis chez nous, ici, moi, un cousin, à lui. » (DH37)

Il y a des exceptions au monologue intérieur. Celle qui saute aux yeux est le récit de la partie « Nuit » dans *Des hommes* (où on passe, comme on a vu, quarante ans en arrière, en Algérie). Pour aller d'un narrateur homodiégétique à la première personne, le « je » de Rabut, à un narrateur omniscient, il y a une transition qu'il faut remarquer : même si la partie « Nuit » commence à la page 133, le « je » disparaît dès la page 120 :

« Alors, sûr que, comme moi, Solange ne dormira pas bien. Elle entendra sa voix à lui, Bernard. Elle l'entendra comme moi je l'entends, comme on peut l'entendre et le voir en 1960, arrivant en civil au centre de recrutement de Marseille, au petit matin, après une nuit passée à ruminer sa rancœur. On peut l'imaginer [...]. » (DH120)

Avec ces « on », la narration change de caractère, le récit devient plus poussé, parfois presque haletant, et on va rester dans les réalités de la guerre, les vingt-huit mois en Algérie, jusqu'à la page 237. Ici, les soldats retournant au poste remarquent que le drapeau français n'a pas été élevé. Cet événement, le massacre au poste, représente la fin de la guerre (une fin très cruelle) dans le roman. Et c'est là que revient aussi le « je », d'abord avec le récit de Février : « Ce moment d'arriver au

poste et déjà de découvrir cette drôle d'image : qui le dit le premier, qui ose le dire, nommer, dire. Putain, vous avez vu – non, ça, je ne sais pas qui le dit. » (DH237). Plus explicitement encore : « Et, bien sûr, les premiers noms, ce sont les nôtres. Celui de Bernard et le mien. » (DH238). L'amour de l'écrivain pour le cinéma se montre ici, on peut facilement suivre le changement de la focalisation d'une caméra. Après le récit de Février, on revient au « je » de Rabut par une transition : « Et Rabut se levant comme tant de nuits, vers trois heures, parfois quatre. Et alors il se rappellera Février lui racontant, [...]. Il se dira qu'il vaut mieux se lever [...]. Et cette nuit-là, à penser à Bernard et à Chefraoui, à Solange aussi à la stupidité de la journée, à cette journée. Est-ce que demain j'irais là-bas, avec les gendarmes, chez Bernard ? » (DH254)

Comme on a vu, la partie "algérienne" dans *Des hommes* n'est pas racontée par un monologue intérieur, mais il n'y a pas pour autant une ponctuation énonciative classique, même pas pour le dialogue :

« et l'infirmier approche du corps, il le contourne et arrive au niveau du torse. Là, il se penche, puis il hésite, il dit,

Non,

Il répète pour lui-même, un murmure,

Non,

Se redresse, regarde les autres et,

Putain, putain, merde. » (DH181-182)

Le soin de choix des mots de Mauvignier s'applique aussi pour les titres des livres. Les liens entre les livres se manifestent parfois par les titres. Prenons le titre du roman *Dans la foule* : il semble que « la foule » représente non seulement une foule de spectateurs dans le roman actuel mais un tout autre phénomène qui existe aussi dans d'autres romans. La dernière fois que Luc (dans *Loin d'eux*) visite ses parents, il y a une tentative d'un dialogue entre lui et son père :

« Il m'a dit : tu sais, papa, des fois, je cherche la foule pour qu'un peu mon corps se heurte à tous ces corps. Il a souri en allumant une cigarette, calmement il m'a regardé droit dans les yeux, j'ai vu ses yeux et il a dit : une fois aussi, *dans la foule*, c'est drôle, j'étais sûr que je voyais les autres et que j'aurais pu tout faire comme gestes, tous les trucs les plus obscènes tu sais, puisque personne ne me voyait. » (Jean, LDE84). [Souligné par moi].

En lisant ces mots de Luc, on pense à un autre des protagonistes de Mauvignier, Geoff dans *Dans la foule*, justement. C'est un jeune homme plutôt réservé, intellectuel, pas du tout violent et qui en fait, ne s'intéresse pas tellement au foot. Néanmoins, dans le stade de Heysel, avec ses frères, parmi les hooligans de Liverpool, lui aussi a levé les bras, lui aussi a crié *England ! England !* en se précipitant sur les Italiens. Comme si les côtés sombres et destructifs chez l'homme peuvent sévir dans l'anonymat, dans la foule. C'est là aussi, dans le collectif, qu'on se perd en cherchant le contact avec l'autre. Le violeur dans *Ceux d'à côté* dit : « Moi, dans la foule, je ne suis plus tout à fait cet homme, pas encore un ombre. Pas encore quelqu'un mais plus tout à fait personne. » (CDC19). [Souligné par moi]. Après le viol, quand il est tourmenté par des remords et des agressions, il voudrait hurler pour que le besoin de violer disparaisse, pour « qu'un jour je me lève et qu'on m'attende dehors, et que tous arrêtent la course en disant, tu vois, nous sommes là. Main non. La foule n'a pas besoin des gens. » (CDC111)

## **La guerre d'Algérie – « la guerre sans nom »**

### **Faits historiques**

La guerre d'Algérie, qui se déroule de 1954 à 1962, est une période de l'histoire de France traitée en grande partie par le silence et la dénégation. Pendant presque quarante ans, l'Etat français ne l'a appelée officiellement que par les termes d'« événements », d'« opérations de maintien de l'ordre » ou d'« opérations effectuées en Afrique du Nord ». Dans les années 1990, apparaissent des signes d'un changement. En septembre 1996, le président Jacques Chirac déclare, devant une délégation des anciens combattants d'Afrique du Nord, qu'il convient de « mettre le langage officiel en conformité avec le langage courant. » En 1999, l'Assemblée nationale et le Sénat votent pour la reconnaissance officielle de « la guerre d'Algérie »<sup>26</sup>. Cette guerre a mobilisé plus de 1,5 million de jeunes Français, et selon les historiens, le nombre de morts se situe entre 300 000 et 400 000 morts, dont la plupart sont des Algériens civils. 2 millions de paysans ont déménagé pendant la guerre,

---

<sup>26</sup> La loi n° 99-882 du 18 octobre 1999.

notamment au Maroc. Après l'indépendance, environ un million d'Européens ont quitté leur pays natal<sup>27</sup>.

L'Algérie était colonisée depuis 1830 et proclamée territoire français par la Constitution de 1848. À partir de 1896, l'administration du pays a dépendu directement du ministère de l'Intérieur. Le parti FLN, Front de Libération Nationale est créé en Algérie en 1954. Une coordination d'actions armées par cette nouvelle partie le 1 novembre, la « Toussaint rouge », a déclenché la guerre d'indépendance<sup>28</sup>.

En 1955, les premiers appelés français du contingent métropolitain sont envoyés en Algérie. L'année suivante, près de 400 000 soldats français sont présents en territoire algérien. En 1957, les principaux dirigeants de FLN sont arrêtés et mis à prison, entre autre Ahmed Ben Bella qui sera le premier président de l'Algérie indépendante en 1962. Au début de 1960, Charles de Gaulle qui est revenu au pouvoir en 1958, parle pour l'autodétermination et offre la citoyenneté française à tous les habitants du département français d'Algérie. En dépit des essais du président, les pourparlers échouent. La situation s'aggrave encore et la guerre redouble en intensité. La France se voit obligé d'envoyer encore des appelés du contingent, des jeunes garçons de vingt ans, comme les protagonistes du roman *Des hommes* de Laurent Mauvignier.

Une tentative d'OAS d'un putsch contre de Gaulle échoue en 1962<sup>29</sup>. Même après les accords d'Évian le 18 mars 1962 et le cessez-le-feu qui a suivi les accords, les attentats de l'OAS continuent. Pour les harkis, la fin de guerre est devenue une catastrophe<sup>30</sup>. En 1962 il n'existe aucun plan d'évacuation ni de protection des harkis et de leurs familles. Les exécutions des harkis ont commencé dès avril 1962. Le nombre de tués après le cessez-le-feu est estimé de 60 000-70 000<sup>31</sup>. Au mois d'avril 2012, cinquante ans plus tard, l'État français, par Nicolas Sarkozy, a officiellement reconnu la responsabilité du gouvernement français dans « l'abandon » des harkis après la fin de guerre.

---

<sup>27</sup> Pour les chiffres des pertes etc., j'ai consulté l'œuvre de Benjamin Stora : *Imaginaires de guerre, Les images dans les guerres d'Algérie et du Viêt-nam*, Paris : Éditions La Découverte, Coll. « Poche » 2004 (1997), page 9. Selon le Ministère de la Défense les pertes militaires françaises en Algérie, ont été plus de 23 000.

<sup>28</sup> Cependant le massacre de Sétif en 1945, est considéré comme le déclencheur de la guerre. Voici un article de l'historien Mohammed Harbi. <http://www.monde-diplomatique.fr/2005/05/HARBI/12191>

<sup>29</sup> OAS = Organisation Armée Secrète. Organisation française politico-militaire clandestine partisane. Créée à Madrid en 1961.

<sup>30</sup> Soldats indigènes musulmans engagés aux côtés de l'armée française.

<sup>31</sup> Seuls 42 500 harkis ont pu trouver refuge en France métropolitaine où ils ont du rester pendant des années en camps. Voir aussi *Mon père, ce harkis* de Dalila Kerchouche, « morceaux choisis » : [http://www.lexpress.fr/culture/livre/mon-pere-ce-harki\\_819013.html](http://www.lexpress.fr/culture/livre/mon-pere-ce-harki_819013.html)

Dans les années soixante, on ne se préoccupait pas du syndrome post-traumatique des soldats retournant d'une guerre comme on le fait aujourd'hui. Il n'y avait pas de traitements psychologiques pour les aider ; pour eux la guerre a continué pendant de longues années. Comme on verra, cela est aussi le cas pour les protagonistes des romans de Laurent Mauvignier.

### **La guerre d'Algérie dans l'œuvre de Laurent Mauvignier**

Laurent Mauvignier dit lui-même qu'il y a des parallèles entre sa propre vie et son œuvre, mais il affirme aussi que l'histoire familiale n'est qu'un point de départ. On pourrait dire qu'il est plutôt question d'un axe. Son père ne lui avait rien dit de ce qu'il avait vécu en Algérie et l'écrivain tourne constamment autour de ce traumatisme. Même si la guerre est la question primaire d'abord dans *Des hommes*, on va voir qu'il y a des références directes à la guerre d'Algérie dans *Loin d'eux*, *Apprendre à finir*, *Seuls* et *Le Lien*. Dans *Dans la foule* il n'y en a pas mais on peut quand même se demander si l'écrivain ne fait pas allusion encore une fois à ce traumatisme dans un très beau passage où Jeff et Tonino sont partis pour l'Italie. On sait que le père de Jeff est mort, on ne sait pas comment, mais le fait que Jeff n'a pas de père joue un grand rôle dans la rencontre de Jeff et Tana à Bruxelles<sup>32</sup>. Tana a perdu son père, elle aussi. En arrivant à Marseille, c'est la première fois que Jeff voit la Méditerranée, ce dont il a toujours rêvé en se « promettant un émerveillement sans pareil » le jour où il pourrait y aller. Enfant, il a passé toutes les vacances dans la même tente, sur le même terrain de location à Noirmoutier. En regardant la Méditerranée en contrebas : « Et c'est là que j'ai ressenti, venue de loin, cette étrange mélancolie, presque de la tristesse, à voir l'étendue de la mer [...] » (DLF382-383) Plus en bas de la page, Jeff continue :

« Le lendemain, nous sommes partis assez tôt. Je n'ai pas osé dire combien j'aurais voulu m'arrêter sur une plage, mettre tout de suite les pieds dans l'eau et envoyer un message au gamin que j'étais une dizaine d'années plus tôt, pour répondre à ceux que lui m'avait envoyés à cette époque, des messages où il me suppliait de ne pas oublier tout ce qui lui tenait à cœur et que je devrais accomplir, *comme de briser le cercle infernal qui nous conduisait tous les étés à Noirmoutier, et, de ce fait, nous avait interdit cette route du Sud.* » (DLF383) [Souligné par moi].

---

<sup>32</sup> Le personnage de Jeff (ou peut-être la combinaison Jeff/Geoff) est d'ailleurs le caractère qui ressemble le plus à l'écrivain lui-même.

Cette mélancolie et tristesse, d'où vient-elle ? De la mort du père seulement ou a-t-elle aussi un rapport au traumatisme de la guerre ? Qu'est-ce qui a empêché la famille d'aller à la Méditerranée, qu'est-ce que ce cercle infernal ? On ne peut pas le savoir, on peut seulement constater que c'était à Marseille justement que les jeunes appelés sont arrivés avant d'être transférés en Algérie.

Pour les hommes retournés de la guerre, les traumatismes jamais traités n'ont pas seulement donné des difficultés dans leurs rapports intimes mais elles se propagent aussi comme un choc d'onde à la prochaine génération. D'après le père dans *Loin d'eux*, « les jeunes aujourd'hui ne doivent rien dire d'autre qu'accepter les situations qu'on leur a faites. [...] c'est toujours mieux que nous bordel. La vision qui reste pour nous des corps pourris, étendus dans la nuit d'Alger. » (LDE24). Il dit encore : « On se repasse ça de père en fils, comme si de génération en génération tout ce que les vieux n'avaient pas pu dire c'était les jeunes à leur tour qui le prenaient en eux. [...] que peut-être qu'il était mort de tout ça, Luc, des mots enfouis. » (Jean, LDE81). Dans *Seuls*, Tony réfléchit sur ce qui n'a jamais été dit sur cette question : « C'est là, dans le bus, qu'il aura pensé à son père [...] je vais lui dire, pour une fois écoute-moi [...]. Ne dis rien de nos vieilles histoires mais parle-moi de l'Algérie, ne parle pas des regrets ni des enfances difficiles, parle-moi d'Alger et ne parle plus de nous [...]. » (S102).

Comme le dit Augustin Barbara : « Les personnages de Mauvignier expriment la douleur de ce passé qui ne passe pas. L'après-coup de la violence vécue s'est inscrit pendant des années sourdes dans le non-dit, puis ressort quand rien ne peut plus la contenir. »<sup>33</sup>. Dans *Des hommes*, le déclencheur sera le cadeau d'anniversaire. Quand Chefraoui se trouve devant Feu-de-Bois, « comme une image impossible venue brouiller le réel » le passé revient soudain « comme un compte à régler vieux de quarante ans, un âge d'homme pour nous regarder et nous dire non, ce n'est pas fini, on croyait que c'était fini mais ce n'était pas fini. » (DH42). On peut voir Feu-de-Bois, clochardisé et marginalisé, comme le porteur même du mal commun, son odeur suinte du pourri remontant du passé.

Les difficultés chez les couples où l'homme a participé dans la guerre, sont nombreuses. Voici un exemple d'*Apprendre à finir* où les distances seront insurmontables. La femme se rappelle : « [C]e qu'il a vu là-bas pour s'effondrer à son retour, des mois plus tard, et tomber dans mes bras comme un enfant incapable de dire les cauchemars, la honte qu'il avait, [...] ». Pour quelqu'un(e) qui n'a pas vécu les mêmes terreurs, c'est impossible de se mettre à la place de l'autre : « [M]oi

---

<sup>33</sup> Cf. la note 4.



alors qui ne saurai jamais ce que c'était dans ses yeux le sifflement des balles et la peur dans la nuit, quand le calme c'est la menace qui troue le ventre d'une peur, et les corps pourris, les armes, les couteaux, ce qu'il a vu, ce qu'il a ramené et qui toujours nous séparera, lui de moi [...]. » (AAF104).

Le jeune âge des appelés est quelque chose qui est souligné, surtout dans *Des hommes*. Cependant, le premier exemple-ci vient de *Le Lien* : L'homme a voyagé dans le monde entier, il a vu et photographié tant de guerres mais l'Algérie demeure pour lui « une terreur au-delà de la terreur ». « J'ai vu des tonnes de guerres et des milliers de réfugiés... C'est toujours la même saloperie et la même sensation que c'est impossible... Mais quand même, non, pour moi, rien n'a été comme cette vision de l'Algérie... J'étais trop jeune, peut-être... » (LL42). Dans le train vers Marseille et le bateau pour l'Algérie, Bernard, dans *Des hommes*, pense à l'argent, son argent que lui a pris sa mère : « Ce que c'est qu'être mineur, dépendant de ses parents, pas bon à voter mais déjà bon pour les djebels. Les djebels, pour ce qu'il en sait. Juste un mot qu'il a entendu un dimanche, sur le marché. » (DH122). Dans une discussion avec un des harkis, on voit l'absurdité de ce que c'est qu'une guerre ; Bernard est si jeune, il a si peu d'expérience : « Vous prenez les Kabyles pour des Arabes. Pour vous, tous les Algériens c'est les mêmes. Moi je suis berbère, pas arabe. Bernard ne sait pas quoi répondre, lui qui ne reconnaît même pas l'accent marseillais. » (DH190).

Pour Bernard et Rabut et sans doute d'autres parmi les appelés, c'est la première fois qu'ils quittent la famille. En regardant les vieilles photographies, Rabut se rappelle : « La seule chose dont je me souviens, c'est que la première fois où j'ai vu la mer c'était à Marseille, le temps était froid et gris, et j'allais embarquer pour l'Algérie. » (DH264).

Même si l'âge des appelés était très bas, c'est une jeunesse qui s'interrompt brutalement. À la fin du roman, quand Rabut se trouve enfermé dans sa voiture, il se dit : « Je voudrais voir si Algérie existe et si moi aussi je n'ai pas laissé autre chose que ma jeunesse, là-bas. » (DH283)

Non seulement les appelés étaient-ils très jeunes mais ils avaient aussi le sentiment d'être du mauvais côté. Ils étaient obligés de faire la guerre pour une cause à laquelle plusieurs entre eux ne consentiraient même pas. La femme dans *Le Lien* constate : « Tu as tellement lutté pour dépasser l'effroi et la honte [...] d'être l'occupant. L'Algérie t'as vu pleurer de honte. Elle a vu ton enfance tomber comme une vieille peau fanée. » (LL25)

La guerre d'Algérie a été une guerre « sans front », et cela se voit aussi dans *Des hommes*. Dans le récit de Février, on l'entend dire : « [...] comment on avait du mal à vivre depuis, les nuits

sans sommeil, comment on avait renoncé à croire aussi que l'Algérie, c'était la guerre, parce que la guerre se fait avec des gars en face alors que nous, et puis parce que la guerre c'est fait pour être gagné, alors que là, et puis parce que la guerre c'est toujours des salauds qui la font à des types bien et que les types bien là il n'y en avait pas, c'était *des hommes*, c'est tout, [...] » [Souligné par moi]. En France, d'avoir participé à la « Grande Guerre », la guerre de 1914, était quelque chose de glorieux. La phrase citée ci-dessus continue : « et aussi parce que les vieux disaient c'était pas Verdun, qu'est-ce qu'on nous a emmerdé avec Verdun, ça, cette saloperie de Verdun » (DH230).

La deuxième guerre mondiale a été une grande défaite pour la France mais on a toujours eu beaucoup de compassion pour ceux qui y luttèrent. Il faut se rappeler que les jeunes soldats et appelés en Algérie sont tous nés pendant ou juste avant la deuxième guerre mondiale. Ils ont toujours entendu les pères et les grands-pères parler des deux guerres. À Oran, Bernard, fait des parallèles à la deuxième guerre mondiale, de ce qu'on lui a dit de l'Occupation : « [I]l a beau faire, il ne peut pas s'empêcher d'y penser, de se dire qu'ici on est comme les Allemands chez nous, et qu'on ne vaut pas mieux. » (DH203)

Dans une interview, en parlant de *Des hommes*, Laurent Mauvignier explique qu'il a voulu faire « un récit le plus décontextualisé possible, qui ait moins à voir avec le conflit qu'avec des hommes confrontés à la guerre »<sup>34</sup>. Cette énonciation peut être exemplifiée par quelques citations du roman, qui renvoient aussi au titre. Bernard, en permission à Oran et marchant dans la ville, se demande ce qu'il aurait été, s'il avait été Algérien. Quand l'idée lui est venue qu'il aurait été un fellagha, il l'a chassée en pensant au médecin qu'ils ont trouvé, massacré par les fellaghas. « Quels sont les hommes qui peuvent faire ça. Pas des hommes qui font ça. Et pourtant. Des hommes. » (DH202)<sup>35</sup>

## Conclusion

Mon respect pour l'écriture de Laurent Mauvignier ne s'est pas affaibli, maintenant que le travail sur son œuvre est terminé. J'apprécie l'originalité dans la façon qu'il utilise le monologue intérieur ; comment il maîtrise le visuel entre autres par le soin des détails dans les images, par le soin de

---

<sup>34</sup> La voie romaine de Laurent Mauvignier par Elisabeth Bouvet. Voir note 6.

<sup>35</sup> Voir aussi la citation rendue à la page précédente, le récit de Février, DH230.

choix des mots, par le rythme et la musicalité dans la langue. Sa capacité d'éviter le mièvre et d'omettre des jugements personnels confère à mon avis une grande valeur à son œuvre.

À la première lecture je m'étais attardée longtemps sur le « non-dit » dans le texte. Pourtant, au fur et à mesure que j'avancais, j'ai vu comment l'auteur réussit, en réalité, à tout dire sans rien dire explicitement ; la technique d'utiliser le visuel nous permet de voir ce qui ne peut pas toujours être dit. Mauvignier a un sens très poussé du détail qui donne des images et des sensations immédiates chez le lecteur. C'est par ces images que surgit la signification.

Aussi désirable serait-il parfois de pouvoir se distancer des douleurs et des atrocités, l'emploi du monologue intérieur élimine presque la possibilité de s'en échapper. On est obligé d'y rester, de voir et de comprendre.

À la question posée dans l'introduction sur l'importance de la guerre d'Algérie dans l'œuvre de Mauvignier, il faut répondre que cette importance ne doit pas être sous-estimée. La présence est explicite dans cinq des huit romans et on a vu qu'elle pourrait avoir une certaine importance aussi dans un sixième roman. Comme on a pu constater, il y a des liens étroits entre les romans. Ces liens soulignent aussi la présence de ce traumatisme dans toute l'œuvre ; il flotte à l'arrière-fond et est plus ou moins important pour le récit. La technique narrative utilisée uniquement pour la partie algérienne dans *Des hommes* met en relief la guerre elle-même. Le besoin de Mauvignier de travailler sur des drames privés touche en même temps des traumatismes de toute une nation.

Deux livres ont été publiés après *Des hommes* : *Ce que j'appelle oubli* et *Tout mon amour*. Tous les deux des poids légers comparés à par exemple *Dans la foule* et *Des hommes*. Pendant son séjour à Rome, une idée est née chez l'écrivain d'écrire un livre autour du thème du tourisme de masse, « comment l'individu se perd dans ce rapport collectif »<sup>36</sup>. S'il a renoncé au projet ou si on verra bientôt un œuvre sur ce thème, cela reste à voir. Mauvignier parle aussi de continuer à écrire sur les vies des personnages de « La Bassée ».

Le talent de Laurent Mauvignier semble indiscutable. Il faut espérer qu'il trouvera encore des forces motrices aussi fortes pour revenir à l' hauteur de *Des hommes*.

---

<sup>36</sup> Dominique Antoine s'entretient avec Laurent Mauvignier : <http://interlignes.curiosphere.tv/?auteur=laurent-mauvignier> et

## Bibliographie

### Livres de Laurent Mauvignier:

*Loin d'eux*, Paris : Éditions de Minuit, Collection “double” 2002 (1999) (LDE)

*Apprendre à finir*, Paris : Éditions de Minuit, (2000) (AAF)

*Ceux d'à côté*, Paris : Éditions de Minuit, (2002) (CDC)

*Seuls*, Paris : Éditions de Minuit, (2004) (S)

*Le Lien*, Paris : Éditions de Minuit, (2005) (LL)

*Dans la foule*, Paris : Éditions de Minuit, Collection “double” 2009 (2006) (DLF)

*Des hommes*, Paris : Éditions de Minuit, Collection “double” 2011 (2009) (DH)

*Ce que j'appelle oubli*, Paris : Éditions de Minuit, (2011) (CQJO)

*Tout mon amour*, Paris : Éditions de Minuit, (2012) – Théâtre

### Entretiens et articles :

« Laurent Mauvignier répond aux questions de Michel Murat » *Revue critique de fixxion française contemporaine* n° 3, « L'écrivain devant les langues », p. 105-115. Publié 22 décembre 2011 (MMLM).<sup>37</sup>

<http://www.laurent-mauvignier.net/pdf/Laurent-Mauvignier-repond-aux-questions-de-Michel-Murat.pdf>

Entretien avec Fabienne Dumontet au Centre Pompidou le 6 décembre 2010. « Ecrire, écrire, pourquoi ? [http://archives-sonores.bpi.fr/index.php?urlaction=doc&id\\_doc=3303](http://archives-sonores.bpi.fr/index.php?urlaction=doc&id_doc=3303)

Dominique Antoine s'entretient avec Laurent Mauvignier

<http://interlignes.curiosphere.tv/?auteur=laurent-mauvignier>

Augustin Barbara : « Le roman et la mémoire difficile de la guerre d'Algérie » À propos de Laurent Mauvignier (*Des hommes*) et d'Annelise Roux (*la Solitude de la fleur blanche*)

*Esprit*, 2010/10 Octobre, p. 50-53. DOI : 10.3917/espri.1010.0050

---

<sup>37</sup> Ce périodique est une revue universitaire électronique dont le premier numéro est sorti en 2010. Librement disponible sur son site : <http://www.revue-critique-de-fixxion-francaise-contemporaine.org/rcffc>

### **Œuvres consultées sur la guerre d'Algérie :**

Documentaire de Gabriel Le Bomin et Benjamin Stora, disponible sur Youtube : Nilaya Productions en coproduction avec l'Ina : *Guerre d'Algérie, La Déchirure*. Montré en entier sur France 2 le 11 mars 2012. <http://www.youtube.com/watch?v=Isw79gy-Q10><sup>38</sup>

Benjamin Stora, *Imaginaires de guerre, Les images dans les guerres d'Algérie et du Viêt-nam*, Paris : Éditions La Découverte, Coll. « Poche » 2004 (1997)

Dalila Kerchouche, *Mon pere, ce harki* Paris : Éd. Seuil 2003.

[http://www.lexpress.fr/culture/livre/mon-pere-ce-harki\\_819013.html](http://www.lexpress.fr/culture/livre/mon-pere-ce-harki_819013.html)

### **Sites consultés sur la guerre d'Algérie :**

[www.etudescoloniales.canalblog.com](http://www.etudescoloniales.canalblog.com)

[www.histoire-immigration.fr/](http://www.histoire-immigration.fr/)

[www.senat.fr](http://www.senat.fr)

[www.assemblee-nationale.fr](http://www.assemblee-nationale.fr)

<http://guy.perville.free.fr>

*Tous les hyperliens dans ce mémoire ont été consultés pour vérification le 12 mars 2013.*

---

38

Voir aussi le blog de Daniel Lefeuvre : « *La Déchirure* » : *ce documentaire n'est pas un outil de référence*  
<http://etudescoloniales.canalblog.com/archives/2012/03/29/23889315.html>